

(Virilio). A une condition toutefois : que ce fond soit sans cesse rappelé, emblématique, incarné.

On a raison – en ce sens – de parler des « stars de la télé », même s'il ne s'agit que de loupiotes survoltées (on a tort, en revanche, de maquereauter – cf des revues comme *Studio* – d'introuvables « stars du cinéma » : il n'y a de stars que là où il y a industrie en expansion). La télévision est entrée dans la période star-système de son histoire. Elle en sortira tôt ou tard. Le star-système du cinéma avait « mis en scène » le face-à-face encore problématique entre l'idéal démocratique et la réalité des masses. Le star-système de la télévision « gère » l'étape suivante : la « démocratie de masse » est une réalité mais elle n'a pas encore d'idéal.

C'est ici qu'il faut faire très attention, ne pas oublier les *Leçons* d'un Pierre Legendre et éviter les facilités de l'interprétation économiste. Il faut trois conditions, au moins, au développement des industries de la communication en général et de la télévision en particulier. D'abord, la communication ne serait jamais passée au stade industriel si elle n'était devenue aussi une *croissance*. Ensuite, cette croissance n'aurait jamais « pris » si elle n'avait produit son propre personnel, spécialisé dans les rhétoriques et les liturgies (sémiologues, publicistes, sondeurs, faiseurs de « looks », etc.). Enfin, la partie visible de ce personnel n'aurait jamais accédé à la « starité » s'il ne s'était pas, de plus en plus, formé dans le télé-sérail, ostensiblement coupé de tout autre réel, devant tout à la télévision comme à une grande madame Ramirez. (C'est pourquoi un vrai médiateur existe avant la télé, existerait sans elle : de Coluche à Goldmann).

C'est avec tout ceci en tête qu'il faudrait revenir à BHL et à son problème d'image. Lorsqu'il parle des clercs, « *intercesseurs sacrés entre les hommes et le savoir* » ou lorsqu'il rappelle qu'ils sont « *les héritiers des moines* », BHL a raison à ceci près que l'intercesseur d'aujourd'hui, ce ne serait pas lui, ni l'intellectuel du troisième type, cette panthère rose, mais celui qui fait la visite guidée de l'usine, c'est-à-dire Luce Tuccru ! Les stars de la télévision, intercesseurs professionnels, se partagent le patronage des activités humaines à la façon des figures mythologiques ou des saints du calendrier (Ruggieri en sainte Cécile, Monsieur météo en survivance païenne). Pivot réussit son émission parce qu'il ne laisse jamais peser le soupçon du rapport *personnel* qu'il aurait à la Littérature, parce qu'il n'est que le plus vif et le plus performant des « premiers lecteurs », que, comme eux, il aime les livres mais pas à l'exclusion du reste (le football par exemple).

BHL parle de « *clercs* » mais n'ose pas dire « *clergé* ». Le mot est certes sinistre s'agissant d'un monde où le sourire est un dogme et où la concurrence entre églises-chaines voisines pousse plutôt à la flatterie des télé-ouailles qu'au sermon ou à l'homélie (en France du moins, pas aux Etats-Unis). Gardons-le pourtant. L'Eglise n'aurait jamais assis son pouvoir temporel si elle n'avait parlé au nom du ciel. Hollywood n'aurait jamais réduit le monde à un spectacle s'il ne l'avait chapeauté d'un ciel étoilé de stars. La télévision n'aurait pas balisé le « *village global* » si ses stars n'y sévissaient aussi au nom d'un autre monde. Oui, mais lequel ? C'est Woody Allen qui a astucieusement deviné la réponse dans ce film hélas bâclé qu'est *la Rose pourpre du Caire*. Il s'agit de *notre* monde, il s'agit de *notre* vie !

télé-clergé fait ses choux gras. Les stars du cinéma faisaient encore miroiter *un ailleurs* (le ciel où elles étaient collées), celles de la télévision ne désignent que *notre ici* (le village électronique où nous sommes scotchés, « *clochemerlisés* »). Voilà pourquoi ses rites sont sans grandeur : parce qu'ils sont célébrés au nom d'un en-deçà. Le rêve devient difficile, l'apnée gagne, les vrais médiateurs meurent (Coluche), ou sont au chômage (c'est un cinéaste, le grand Nanni Moretti, qui dit que *la Messe est finie*). Seuls, les médiateurs vendent de plus en plus cher leur talent (réel) à symboliser, partout et toujours, cette dimension de l'« *en-deçà* ». Leur cote monte à la mesure de leur capacité à tout traiter « *à la baisse* » – mais avec le sourire. Il faudra parler un jour de l'étrange mépris dans lequel la télévision est tenue, y compris par ceux qui n'ont qu'elle au monde, par ceux qu'amuse la mine de symptômes qu'elle exhibe ou par ceux qui, comme BHL, la traitent comme un animal domestique (« *La télévision est là, je m'en sers* »). C'est un mépris *soft*, lucide, qu'aucun indice d'écoute ne fera jamais apparaître mais que la tentation du zapping (qui fausse les indices d'écoute), exprime à la perfection.

Et l'intellectuel dans tout ça ? Tout au long de son *Eloge*, BHL oscille sans rigueur entre deux mots : « *intellectuel* » et « *intelligentsia* ». Sous couvert de faire l'éloge du premier, il s'inquiète de la capacité de la seconde à surnager. Or, elle en est tout à fait capable puisqu'elle est, par définition, « *généraliste* », esclave et gestionnaire de son image. C'est l'intellectuel classique qui est menacé, celui qui ne parle qu'au nom de ce qu'il connaît et de ce qu'il aime.

Prenons un exemple dans le passé (nous ne voulons vexer personne). A quel moment avons-nous su que la poésie mourait en France ? En regardant cette émission tragique qui s'appelait « *Le club des poètes* ». En voyant comment Jean-Pierre Ronay s'y prenait pour défendre ce qui était devenu son « *os* », la poésie. Comment il nous conjurait de l'aimer comme lui l'aimait, c'est-à-dire un peu trop, comme un « *sale petit secret* » qui ne voulait rien qu'un peu plus de temps d'antenne pour un poème de plus. A partir d'un certain moment, il dut y avoir honte à n'être qu'un intercesseur, à se servir de la télé sans la servir, à y être un « *Monsieur Poésie* », par exemple. Il y eut obscénité à donner le sentiment qu'on en savait plus que ce qu'on avait le temps de dire et qu'on ne bafouillait que parce qu'on ne savait pas « *résumer* ». Cette honte bue, ce serait le règne des stars polyvalentes, auto-recyclables (le sport est la pépinière idéale), dépassionnées jusqu'à l'incompétence. L'idéal télévisuel d'aujourd'hui n'est même plus de donner l'impression que l'on pense ce que l'on dit mais que l'on ne pense que ce que l'on dit, au rythme où on le dit, que l'on pense « *résumé* ». Cet idéal, bien sûr, est pornographique.

Reste à attendre les premiers vrais *mécènes* de la communication, ceux qui sauront mal se tenir, inventer le « *zapping vivant* ». Reste à attendre l'effondrement de quelques généralistes. Reste à convaincre les cinéastes que c'est à eux de *prendre* la télévision. Reste à attendre la crampe du pouce qui nous avertira que même le zapping ne nous amuse plus.

Serge DANEY

Le traître du troisième type

Où placer le livre que publie Bernard-Henri Lévy, l'« *Eloge des Intellectuels* (Grasset) ? A côté de l'« *Eloge de la Folie* » d'Erasmus ? Non : BHL, comme on le dit de quelqu'un qui place toujours bien ses pions, n'est pas « *fou* ». A côté de l'« *Eloge de la philosophie* » de Merleau-Ponty ? Pas davantage : le nouveau philosophe est comme le Beaujolais nouveau, il ne se conserverait pas. A côté de l'« *Eloge de la Fuite* » de Laborit ? Que nenni ! BHL n'a jamais fui : au contraire, il est partout, et on ne peut le fuir qu'en éteignant la télévision ou en refermant les gazettes. Il resterait bien l'« *Eloge de la fessée* » de Serguine, mais ce serait inconvenant.

Une seule solution : le classer (*sapere aude* !) à côté des *Intellectuels* de Gramsci, au moins. Tous les intellectuels sont donc priés, séance tenante, de faire l'éloge de BHL, car dans son ironique *Eloge*, il règle, d'un coup, tous les problèmes de la crise, de l'image, de la responsabilité, du rôle et de la fonction des intellectuels. Et il le fait vite et bien, dans un joli livre, écrit en gros caractères, pré-publié dans un mensuel, vite lu (Porte d'Orléans-Porte de Clignancourt, un jour sans grève) et rythmé à coups de « *Je crois, moi* », « *je dis, moi* », « *je revendique, moi* » – ce qui le rend tout simplement indiscutable.

Ne feront la moue que les envieux, les jaloux, les thésards et les sorbonnards, publiant pour trois thésards et deux sorbonnards et jamais invités au « *Grand échiquier* ». Ne crieront « *bisque, rage* » que ceux qui s'esquintent les yeux sur Platon et Giordano Bruno, qui courent dix bibliothèques pour vérifier une note, qui travaillent, qui pensent ce qu'ils disent, disent ce qu'ils pensent,

qu'ils pensent, qui vont sur le terrain, à la pointe Finistère de l'Afrique ou de l'Océanie, étudiant quelques pelés.

Quelques pisse-froid s'étonneront quand même. Comment ? Celui qui a incarné la confusion, le mélange des genres, qui faisait de la philosophie comme Patrick Sabatier de la télé, qui a mêlé la fonction d'intellectuel, de star, de chevalier du frivole, de combattant de toutes les causes, de causeur public, de chef d'école, de Séguéla des chemises blanches, de dénonciateur des totalitarismes, d'éditorialiste, de maître à penser vite, de mètre-étalon, de jeune homme chic, de politicien, de conseiller du prince... Celui-là serait le même qui aujourd'hui, dénonce la confusion culturelle, la crise des intellectuels, l'équivalence des valeurs, la misère de l'engagement ? Le même qui fait maintenant l'éloge de la complexité (en ajoutant, lucide : « *Je ne suis même pas sûr, pour ma part, d'être toujours fidèle à ce programme de complexification* ») ? Quel extraordinaire collyre son pharmacien lui fournit-il pour qu'il ait aussi peu froid aux yeux ?

Mais il n'y a aucune raison de s'étonner. Le vieux nouveau philosophe est aujourd'hui « *intellectuel du troisième type* », qui a déjà fixé son programme : il sera « *flou. Douteux. Il pratiquera l'équivoque, l'ambiguïté généralisée. Collant, jusqu'aux limites de la décence, à la caricature qu'on lui inflige, "il sera incertain, hésitant, embarrassé, perplexe". Il n'y aura pas de soir qu'il ne se demande ce que sera son parti du lendemain : pas de matin qu'il ne s'interroge sur sa fidélité du soir. Il a, il devra avoir, la trahison dans le sang.* » On vit une époque formidable.